

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 13

Artikel: Autrefois : comment on se lavait et comment on se mouchait
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189727>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Voilà la servante installée, jusques à quand ? Espérons que cela durera bien... deux mois, à moins que madame Bichard ne trouve auparavant, pour le même prix, une servante parfaite et qui ne prenne pas... de café au lait le matin.

Lucien DUGCOMMUN.

Autrefois

comment on se lavait et comment on se mouchait.

Sous ce titre : *La vie privée d'autrefois*, la librairie Plon, à Paris, vient d'édition un ouvrage en deux volumes, de M. Alfred Franklin, qui donne des détails excessivement curieux sur les soins de la toilette et le savoir-vivre dans le bon vieux temps. Il y a là des choses qui semblent si extraordinaires, qu'il faut vraiment toute l'autorité de l'écrivain et des sources où il a puisé, pour que nous puissions y croire.

Les soins de la toilette laissaient terriblement à désirer jusqu'à la fin du 18^{me} siècle. Nos arrières-grands-pères ont mis du temps à se douter que l'eau était faite pour se débarbouiller. Les quelques établissements de bains qui existaient à Paris, au 16^{me} siècle, ayant été fermés à cause de leur mauvaise réputation, il n'y eut plus moyen de prendre des bains et d'entretenir la propreté du corps que quelques baquets peu engageants, installés dans l'arrière-boutique des barbiers-chirurgiens, destinés surtout aux malades. Il fallait un vrai courage pour s'y plonger.

On cessa dès lors d'aller aux bains, et l'habitude une fois perdue, on finit par ne plus se laver du tout, même à la maison. Le plus souvent, les gens soigneux se bornaient à promener, sur leur visage, le matin seulement, un petit tampon de coton trempé dans de l'alcool très faible et aromatisé.

Un manuel de bienséance, publié en 1782 — remarquez la date, — prohibait encore l'emploi de l'eau pour la toilette. « Il est de propreté, y est-il dit, de se nettoyer tous les matins le visage avec un linge blanc pour se décrasser. Il est moins bien de se décrasser avec de l'eau, car cela rend le visage plus susceptible du froid en hiver, et du hâle en été. »

Madame de Motteville raconte que, lors de l'arrivée de la reine Christine à Compiègne, les mains de l'auguste souveraine « étaient si crasseuses qu'il était impossible d'y apercevoir quelque beauté. » Marguerite de Navarre, cette charmante et élégante reine, dit un jour à son amant : « Voyez ces belles mains, encore que je ne les aye point décrassées depuis huit jours, gageons qu'elles effacent encore les vostres. »

A cette époque, on mangeait encore sans fourchette. Aussi recommandait-on de ne pas se moucher avec la main qui prenait la viande. On était libre d'ailleurs de se moucher avec les doigts, pourvu que ce soit de la main gauche, ce qui est clairement exprimé dans ce quatrain d'alors :

Enfant, si ton nés est morveux,
Ne le touche pas à main nue
De quoy la viande est tenué;
Le fait est vilain et honteux.

En 1530, Erasme conseille cependant l'emploi du mouchoir, sans interdire toutefois de se moucher avec les doigts, moyennant certaines précautions.

Cent ans plus tard, on peut se moucher avec un seul doigt.

A la veille de la Révolution, on se plaint presque de l'usage du mouchoir, qui vient porter un coup fatal à l'art de se moucher avec les doigts. « On faisait un art de se moucher, dit mélancoliquement La Mésangère. L'un imitait le son de la trompette, l'autre le jurement du chat. Le point de perfection consistait à faire ni trop de bruit, ni trop peu. »

Un art perdu !

Un traité de la civilité, qui eut un immense succès à la fin du 17^{me} siècle, contient les recommandations suivantes aux personnes de la cour. « Il faut avoir soin de se tenir la teste nette, les yeux et les dents, les mains aussi et même les pieds, particulièrement l'esté, pour ne pas faire mal au cœur aux personnes avec qui nous causons. »

Nous ne voulons pas prolonger ces citations, qui ne sont pas toujours attrayantes. Ces quelques échantillons suffiront pour donner une idée des mœurs d'un temps qui n'est cependant pas encore très éloigné de nous, et à juger de tout l'intérêt historique, de toutes les curieuses révélations que doit offrir l'ouvrage de M. Franklin, et dont le journal *le Siècle* nous donne un simple fragment.

Lè merâcllio.

— Qu'est-te qu'on merâcllio ? démandâvè on menistrè à n'on bouébo qu'allâvè ào catsimo.

Stu bouébo, qu'étai on bocon « pésant » et que sè trovà onco interloquâ dè coïn que l'étai lo menistrè que lâi démandâvè oquiè, ne savâi trâo que repondrè, quand ion dè sè camerâdo, on vaurein, mâ pliein dè malice, lâi subliè cein que faillai derè; et lo pourro bobet repond :

— C'est vouedi lo lè avoué on panâi !

Vo dussa peinsâ se lè z'autro s'ein bailliront à recâffâ, et portant la reponsa n'étai pas onco tant crouïe, et cl'esplicachon vaillessâi tot atant què ellia de n'incurâ dè pè lo pays dâi megnattès qu'avâi prédzi su lè merâcllio et qu'avâi cein espliquâ dâo mî que l'avâi pu à sè dzeins. A la fin dè son prédzo, démandâ se y'avâi cauquon que n'aussè petêtrè pas comprâi cein que l'avâi de, que faillai lo derè sein sè geinâ. Adon on bravo luron que sè geinâvè pas tant dè l'incurâ po cein que l'allâvè ein dzornâ per tsi li po lâi fochérâ son courti, sè lâivè dè sa pliace et fâ : N'é pas comprâi.

— Ah ! te n'as pas comprâi, repond lo menistrè, eh bin vins on pou cé, mon valet.

L'autre s'aminè vai la chére, tandi que l'incurâ décheind, et quand sont l'on à coté dè l'autro, l'incurâ dit à stu valet :

— Te n'as don pas comprâi cein que y'é de que c'étai qu'on merâcllio ?

— Na, pas tant bin, monsu l'incurâ.

— Eh bin, vire-tè !

Et tot ein lâi deseint çosse, l'incurâ lo preind pè lo bré, lâi fâ férè demi-tou et lâi eimbriyè on coup